



PHILIP K.
DICK

LES
CLANS
DE LA LUNE
ALPHANE



LES CLANS DE LA LUNE ALPHANE

Du même auteur
aux Éditions *J'ai lu*

Loterie solaire, *J'ai lu* 547
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563
Simulacres, *J'ai lu* 594
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613
La vérité avant-dernière, *J'ai lu* 910
L'œil dans le ciel, *J'ai lu* 1209
Le dieu venu du Centaure, *J'ai lu* 1379
Blade runner, *J'ai lu* 1768
Coulez mes larmes, dit le policier, *J'ai lu* 2451
Le temps désarticulé, *J'ai lu* 4133
Sur le territoire de Milton Lumky, *J'ai lu* 9809
Bricoler dans un mouchoir de poche, *J'ai lu* 9873
L'homme dont toutes les dents étaient exactement semblables,
J'ai lu 10087
Humpty Dumpty à Oakland, *J'ai lu* 10213
Pacific Park, *J'ai lu* 10298
Les chaînes de l'avenir, *J'ai lu* 10481
Le profanateur, *J'ai lu* 10548
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567
Confessions d'un barjo, *J'ai lu* 10591
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636
Les marteaux de Vulcain, *J'ai lu* 10685
Ô nation sans pudeur, *J'ai lu* 10748
Docteur Futur, *J'ai lu* 10759
Le bal des schizos, *J'ai lu* 10767
Les joueurs de Titan, *J'ai lu* 10818
Glissement de temps sur Mars, *J'ai lu* 10835
Brèche dans l'espace, *J'ai lu* 10959

Dans la collection Nouveaux Millénaires

Romans 1953-1959
Romans 1960-1963
Romans 1963-1964
Romans 1965-1969

PHILIP K. DICK

LES CLANS DE LA LUNE ALPHANE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Truchaud



Titre original
CLANS OF THE ALPHANE MOON

© Philip K. Dick, 1964
© Laura Coelho, Christopher Dick and Isa Hackett, 1992

Pour la traduction française
© Albin Michel, 1973

1

Avant de pénétrer dans la salle du Conseil suprême, Gabriel Baines envoya son sim cliquetant – fabrication mans – pour voir s’il courait un risque quelconque. Le simulacre, construit pour ressembler à Baines en tout point, lui rendait maints services depuis que l’inventif clan des Mans le lui avait livré, mais Baines l’utilisait uniquement dans un but défensif ; car se défendre était sa seule ligne de conduite, celle qui lui donnait le droit de faire partie de la communauté pare d’Adolfville, à l’extrémité nord de la lune...

Baines, bien sûr, était sorti d’Adolfville de nombreuses fois, mais il ne se sentait en sécurité – relativement, du moins – qu’ici, à l’intérieur des murs épais de la ville pare. Preuve que sa prétention à être un membre du clan pare n’avait rien de feint, qu’elle n’était pas un simple moyen d’avoir accès à n’importe quel endroit de la zone urbaine, aux constructions pour la plupart solides, robustes, conçues pour durer. Baines, à n’en pas douter, était sincère... comme si on pouvait avoir des doutes sur *lui* !

Il y avait par exemple eu sa visite aux cabanes incroyablement crasseuses des Heeb. Le Pare était récemment parti à la recherche de membres d’une

équipe de travail en fuite ; comme ils appartenaient au clan heeb, ils avaient de fortes chances de s'être réfugiés à Gandhitown. Le problème, cependant, était que tous les Heeb, à ses yeux du moins, se ressemblaient : des créatures malpropres et soumises, vêtues de nippes sales, qui gloussaient sans cesse et étaient incapables de se concentrer sur la moindre activité un tant soit peu complexe. On les affectait à des travaux manuels, rien de plus. Mais, avec la nécessité constante de réparer et d'améliorer les fortifications d'Adolfville contre les actes de déprédation des Mans, ledit travail se révélait généralement précieux. Et aucun Pare n'aurait accepté de se salir les mains. Se retrouver au milieu des cabanes délabrées des Heeb l'avait quoi qu'il en soit rempli d'une terreur presque insupportable, lui donnant le sentiment de se retrouver à découvert, exposé sans défense parmi des constructions humaines pour le moins pitoyables : une décharge publique dans laquelle on avait érigé des cabanes en carton. Les Heeb, cependant, n'élevaient aucune protestation. Ils vivaient au milieu de leurs ordures, dans un équilibre serein.

Les Heeb allaient bien sûr envoyer un porte-parole pour la réunion bisannuelle du Conseil représentant tous les clans ; lui-même, parlant au nom des Pare, allait se retrouver assis dans la même salle qu'un Heeb – littéralement – répugnant. Chose qui ne conférait guère de dignité à sa tâche – ce serait certainement une fois encore la grosse Sarah Apostoles aux cheveux hirsutes.

Mais plus sinistre encore allait être le représentant des Mans – comme tout Pare qui se respectait, Baines était *terrifié* par les Mans, quels qu'ils fussent. Leur violence insouciance le choquait ; il ne parvenait pas à la comprendre, tellement il la trouvait inutile. Ça

faisait des années qu'il avait classé les Mans dans la catégorie « hostiles ». Mais cela n'expliquait aucunement pourquoi ils *prenaient plaisir* à leur violence, pourquoi ils éprouvaient une délectation perverse à tout écraser et à intimider les autres, particulièrement des Pare tels que lui-même.

Mais le fait de le savoir ne l'aidait en aucune manière ; il perdait déjà courage, appréhendant la confrontation imminente avec Howard Straw, le délégué mans.

Avec sa respiration bruyante d'asthmatique, son simulacre fit son retour, un sourire sur son visage artificiel ; semblable dans le moindre détail à celui de Baines. « Tout est en ordre, monsieur. Pas de gaz mortels, pas de décharge électrique dangereuse, pas de poison dans la carafe d'eau, pas de judas pour fusils laser, aucune machine infernale dissimulée où que ce soit. Monsieur peut entrer en toute sécurité. » Il s'arrêta avec force cliquetis et attendit en silence.

« Personne ne t'a approché ? lui demanda Baines avec circonspection.

— Il n'y a encore personne là-bas, répondit le simulacre. À l'exception, bien sûr, du Heeb qui balaie le sol. »

Baines, qui avait passé sa vie à user de la ruse pour se protéger, entrouvrit légèrement la porte pour jeter un rapide coup d'œil au Heeb.

De sexe masculin, celui-ci balayait à sa façon lente et monotone, le visage empreint de l'expression de stupidité coutumière chez ses semblables – comme si son travail l'amusait. Il aurait certainement pu continuer à balayer ainsi pendant des mois sans que cela le lasse le moins du monde ; les Heeb ne pouvaient se fatiguer d'une tâche, incapables qu'ils étaient de comprendre le concept même de diversité. Bien sûr, songeait Baines, la simplicité avait ses

avantages. Il avait par exemple été impressionné par le fameux saint heeb, Ignatz Ledebur, rayonnant de spiritualité alors qu'il allait de ville en ville, répandant la chaleur de sa personnalité inoffensive. Celui-là, à n'en pas douter, ne présentait aucun danger.

Au moins les Heeb, même leurs saints, n'essayaient-ils pas de *changer* les gens, à la différence des mystiques skitz. Tout ce que demandaient les Heeb, c'était qu'on les laisse tranquilles ; ils ne voulaient tout simplement pas qu'on vienne les importuner. Chaque année, ils se libéraient un peu plus des complications de l'existence. Ils retournaient, réfléchit Baines, à une vie purement végétative – une manière d'idéal à leurs yeux.

Après avoir vérifié son pistolet laser – tout était en ordre –, Baines se décida à entrer. Pas à pas, il avança dans la salle du Conseil, prit un siège, puis se releva brusquement pour en prendre un autre : le premier se trouvait trop près de la fenêtre : ça aurait fait de lui une cible trop facile pour un tireur tapi à l'extérieur.

Histoire de s'amuser un peu en attendant l'arrivée des autres, il décida de taquiner le Heeb. « Comment t'appelles-tu ?

— J-Jacob Simion », fit le Heeb, qui continuait à balayer sans se départir de son sourire stupide. Un Heeb ne se rendait jamais compte qu'on se moquait de lui. Ou, s'il s'en apercevait, cela lui était égal. L'apathie envers toute chose : la méthode heeb.

« Tu aimes ton travail, Jacob ? lui demanda Baines en allumant une cigarette.

— Bien sûr. » Le Heeb poussa un gloussement.

« Tu passes ta vie à balayer ?

— Hein ? » Il semblait incapable de comprendre la question.

La porte s'ouvrit sur la mignonne – et potelée – Annette Golding, la déléguée poly, son sac sous le bras, sa figure ronde empourprée, ses yeux verts brillants tandis qu'elle cherchait à retrouver son souffle. « Je pensais être en retard.

— Non. » Baines se leva pour lui offrir un siège. Il la détailla d'un regard professionnel ; rien n'indiquait qu'elle avait apporté son arme. Mais elle pouvait dissimuler des spores fatales dans des capsules à l'intérieur même de sa bouche ; lorsqu'il se rassit, il se fit donc un devoir de choisir une place à l'autre extrémité de la grande table. La distance... un facteur très important.

« Il fait chaud ici, dit Annette, en sueur. J'ai monté les marches en courant. » Elle lui adressa ce sourire dépourvu d'artifice qui caractérisait certains Poly. Elle lui paraissait très séduisante... à quelques kilos surnuméraires près. Mais ça ne l'empêchait pas de la trouver à son goût, aussi saisit-il l'occasion pour engager avec elle une conversation frivole, non dépourvue d'allusions érotiques.

« Annette, dit-il, vous êtes une personne si charmante, si agréable. Quel dommage que vous ne vous mariiez pas. Si vous m'épousiez...

— Oui, Gabe, vous me protégeriez. » Annette le gratifia d'un sourire. « Du papier tournesol dans tous les coins, des analyseurs d'atmosphère au bruit lancinant, une installation souterraine pour prévenir l'action de dispositifs radioactifs qui...

— Soyez sérieuse », l'interrompit Baines. Il se demanda quel âge elle pouvait avoir ; certainement pas plus de vingt ans. Comme tous les Poly, elle avait l'apparence d'une enfant. Les Poly ne grandissaient pas ; ils restaient immatures – qu'était le polyisme, sinon la persistance de la plasticité de l'enfance ? Après tout, tous les enfants de cette lune naissaient

Poly, quel que soit le clan de leurs parents. Ils allaient tous à la même école primaire centrale, indifférenciés jusqu'à leur dixième ou leur onzième année. Et certains, comme Annette, ne se différenciaient jamais.

Annette ouvrit son sac à main pour en extraire un sucre d'orge. Elle entreprit aussitôt d'en dévorer un. « Je me sens nerveuse, expliqua-t-elle. Et quand je me sens nerveuse, je dois manger quelque chose. » Elle présenta le sachet à Baines, qui déclina son offre... on ne savait jamais, après tout. Cela faisait trente-cinq ans que Baines faisait tout pour préserver sa vie, et il n'avait aucunement l'intention de la perdre en répondant à quelque impulsion stupide ; tout devait être calculé, réfléchi et préparé, comme s'il lui restait encore trente-cinq autres années à vivre.

« Je suppose que c'est encore Louis Manfreti qui va représenter le clan skitz cette année, fit la jeune femme. Je prends toujours autant de plaisir à l'écouter ; il a des choses tellement intéressantes à raconter... ses visions primordiales. Les créatures de la terre et du ciel, les monstres souterrains... » Elle suçota son bonbon d'un air pensif. « Vous pensez que les visions des Skitz sont réelles, Gabe ?

— Non, lui répondit Baines avec franchise.

— Pourquoi y réfléchissent-ils et en parlent-ils tout le temps, dans ce cas ? Elles *sont* réelles pour eux, visiblement.

— Mysticisme », lâcha Baines d'une voix méprisante. Puis il renifla ; une odeur inaccoutumée était parvenue jusqu'à ses narines – une odeur agréable. Comprenant qu'il s'agissait du parfum que dégageait la chevelure d'Annette, il se détendit. À moins que tout ceci ne soit prévu pour qu'il réagisse ainsi ? « Vous avez un parfum très délicat, dit-il, sur le qui-vive. Comment s'appelle-t-il ?

— *Nuit sauvage*. Je l'ai acheté à un colporteur originaire d'Alpha II. Il m'a coûté quatre-vingt-dix peaux, mais il sent merveilleusement bon, vous ne trouvez pas ? Un mois entier de salaire. » Ses yeux noirs s'emplirent de tristesse.

« Épousez-moi », lui demanda une nouvelle fois Baines. Pour aussitôt se taire.

Le représentant dep était arrivé ; il se tenait sur le seuil de la porte, et son visage creusé, hanté par la peur, fit à Baines l'effet d'un coup de poignard. *Grand Dieu*, gémit-il intérieurement, ne sachant trop s'il ressentait de la compassion envers le pauvre Dep ou simplement un vif mépris. Après tout, cet homme aurait pu se ressaisir ; tous les Dep l'auraient pu s'ils s'étaient décidés à faire montre d'un minimum de courage. Mais le courage faisait totalement défaut à la colonie dep, qui vivait dans le Sud. Celui qui se trouvait présentement devant lui admettait ce manque d'une manière palpable ; il hésitait devant la porte, effrayé à l'idée d'entrer, et cependant tellement résigné à son sort qu'il allait de toute façon finir par le faire – par faire la chose qu'il redoutait le plus au monde... alors qu'un Ob-Com, bien sûr, aurait simplement compté jusqu'à dix et fait demi-tour pour s'enfuir.

« Veuillez entrer, lui proposa obligeamment Annette tout en lui désignant un siège.

— À quoi va servir cette réunion ? fit le Dep, le dos voûté de désespoir. Nous allons juste nous entredéchirer une fois encore ; honnêtement, je n'en vois pas l'intérêt. » Il s'assit cependant avec résignation, la tête inclinée, les mains inutilement jointes.

« Je m'appelle Annette Golding, et voici le Pare Gabriel Baines. Je suis la déléguée poly. Vous êtes celui des Dep, n'est-ce pas ? Je peux le voir à votre

façon de fixer le sol. » Elle éclata d'un rire dénué de toute moquerie.

Le Dep ne répondit rien ; il ne lui donna même pas son nom. Parler, Baines le savait, n'avait rien d'évident pour les Dep ; ça leur demandait un gros effort pour en trouver l'énergie nécessaire. Celui-ci était probablement arrivé en avance, de *peur* d'être en retard ; une surcompensation rien de moins que typique chez eux. Baines ne les aimait guère, il les trouvait inutiles pour eux-mêmes comme pour les autres clans ; pourquoi ne mouraient-ils pas ? Sans compter qu'à la différence des Heeb on ne pouvait même pas les employer à des travaux manuels ; ils restaient presque constamment allongés sur le sol à regarder fixement le ciel sans le voir, dénués de tout espoir.

Annette se pencha vers Baines. « Réconfortez-le un peu, lui souffla-t-elle.

— Du diable si je vais le réconforter. Pourquoi m'inquiéterais-je à son sujet ? C'est *sa* faute s'il est ainsi ; il pourrait changer s'il le voulait. Il pourrait trouver des raisons de croire s'il en faisait l'effort. Son sort n'est pas pire que le nôtre, peut-être même meilleur ; après tout, ils travaillent à la vitesse d'un escargot... J'aimerais bien moi aussi m'en sortir en me la coulant aussi douce qu'un Dep moyen. »

Puis sur le seuil de la porte ouverte apparut une femme de grande taille, d'âge indéfini, vêtue d'une longue veste grise. Ingrid Hibbler, la Ob-Com ; comptant silencieusement pour elle-même, elle fit plusieurs fois le tour de la table, gratifiant successivement chaque siège d'une petite tape. Baines et Annette patientèrent ; le Heeb, qui balayait toujours le plancher, leva la tête et gloussa. Le Dep n'avait pas quitté le sol des yeux. Mlle Hibbler finit par trouver un siège au chiffre satisfaisant ; elle le tira et s'y assit avec raideur, ses

mains pressées l'une contre l'autre, ses doigts s'activant à grande vitesse comme s'ils tricotaient un vêtement de protection invisible.

« J'ai croisé Straw sur le parking, dit-elle tout en comptant silencieusement en son for intérieur. Notre Mans. Oh ! mais quelle horrible personne ! Il a failli me renverser avec son véhicule. J'ai dû... » Elle s'interrompt. « Aucune importance. Mais c'est très difficile de se débarrasser de son aura une fois que vous vous en retrouvez imprégné. » Elle frissonna.

« Cette année, fit Annette sans s'adresser à personne en particulier, Manfreti va probablement arriver en passant par la fenêtre au lieu de la porte – pour peu qu'il soit encore le délégué skitz. » Elle éclata d'un rire joyeux, bientôt imitée par l'homme au balai. « Et, bien sûr, nous attendons toujours le Heeb.

— J-je suis le d-délégué de Gandhitown, fit le Heeb Jacob Simion sans cesser de pousser son balai de sa façon monotone. J-je me suis dit que je pouvais m'occuper d-de ça en attendant. » Il gratifia chacun d'eux de son sourire naïf.

Baines soupira. Le représentant heeb, un balayeur ! Mais, bien sûr, ils l'étaient *tous*, en puissance sinon de fait. Ils n'attendaient donc plus que le Skitz et le Mans – Howard Straw, qui arriverait dès qu'il aurait fini de foncer comme un dératé dans l'aire de stationnement, prenant plaisir à effrayer ses consœurs et confrères. *Il ferait mieux de ne pas essayer de m'intimider*, songea Baines. Le pistolet laser accroché à sa ceinture n'avait rien d'un faux. Et il pouvait toujours appeler son sim, qui patientait dans le couloir.

« Quel est le motif de cette réunion ? » s'enquit Mlle Hibbler, la Ob-Com. Elle se remit à compter, les yeux fermés, ses doigts s'activant – un, deux, un, deux.

« Il s'agit d'une rumeur, répondit Annette. Un vaisseau étranger a été aperçu et il ne s'agirait pas de marchands en provenance d'Alpha II ; nous sommes raisonnablement sûrs de ce point. » Elle continua de sucer son sucre d'orge ; avec un amusement féroce, Baines se rendit compte qu'elle avait presque fini de dévorer tout le bâton. Annette, il le savait, présentait un dérangement diencéphalique, une image mentale excessive qui se manifestait par un syndrome de gloutonnerie. Et cela empirait chaque fois qu'elle éprouvait une tension ou une contrariété.

« Un vaisseau, répéta le Dep, revenant à la vie. Peut-être pourra-t-il nous aider à nous sortir de nos ennuis.

— Quels ennuis ? » demanda Mlle Hibbler.

Le Dep s'agita. « Vous le savez pertinemment. » Ce fut tout ce qu'il put dire ; ses paroles redevinrent ensuite totalement incompréhensibles, et il retomba dans son coma mélancolique. L'existence, aux yeux d'un Dep, était immanquablement génératrice d'ennui. Ce qui ne les empêchait pas, paradoxalement de redouter tout autant le changement. Le simple fait d'y songer ne fit que renforcer le mépris de Baines à leur égard. Mais... un vaisseau spatial. Son dédain fit place à un sentiment d'alarme. Cette rumeur avait-elle un fond de vérité ?

Straw, le Mans, devait le savoir. À Da Vinci Heights, ils avaient des installations techniques très élaborées qui les informaient de toute arrivée d'un vaisseau marchand ; sans doute la rumeur s'était-elle propagée depuis la capitale mans... à moins, bien sûr, qu'un mystique skitz ne l'ait vu par anticipation, dans l'une de ses visions.

« C'est probablement une ruse », lança Baines à voix haute.

Tous les présents le fixèrent, y compris le Dep mélancolique ; même le Heeb s'arrêta de balayer pendant un instant.

« Les Mans, s'expliqua-t-il, sont prêts à tout pour s'assurer un avantage sur le reste d'entre nous, pour nous rendre la monnaie de notre pièce.

— Pour quelle raison ? s'enquit Mlle Hibbler.

— Vous savez bien qu'ils nous détestent tous, fit Baines. Parce que ce sont des voyous grossiers, barbares, des espèces de S.A. malpropres qui sortent leur revolver quand ils entendent le mot "culture". Ça fait partie de leur ADN ; ils descendent des anciens Goths. » Cela n'expliquait pourtant pas toute la situation ; en réalité, il ignorait pourquoi les Mans s'appliquaient tellement à brutaliser les autres – peut-être par plaisir pur de les faire souffrir. *Non, ça ne peut pas se résumer à ça. La méchanceté, la jalousie ; ils doivent nous envier, savoir que nous leur sommes culturellement supérieurs. Si diversifiée que soit Da Vinci Heights, elle ne présente aucun ordre, aucune unité esthétique ; c'est un salmigondis de projets incomplets prétendument « créatifs », esquissés mais jamais achevés.*

« Straw est passablement malpoli, je suis la première à le reconnaître, dit Annette d'une voix égale. C'est même un parangon de cynisme. Mais pourquoi raconterait-il qu'un vaisseau étranger a été signalé si ce n'est pas vrai ? Vous n'avez donné aucune raison valable pour en douter.

— Mais je sais que les Mans, et particulièrement Howard Straw, sont nos ennemis, s'entêta Baines. Nous devrions faire en sorte de nous protéger de... » Il s'interrompit parce que la porte venait de s'ouvrir sur Straw, qui entra brusquement dans la pièce.

Les cheveux roux, grand et musclé, il arborait un large sourire. L'apparition d'un vaisseau inconnu

dans le ciel de leur petite lune ne semblait pas le tracasser, *lui*.

Ne manquait plus que le Skitz, à présent, et comme à l'accoutumée il pouvait arriver avec une heure de retard ; il devait errer dans un endroit quelconque, en transe, perdu dans ses visions fantasques d'une réalité archétypée, de proto-forces cosmiques sous-jacentes à l'univers temporel, sa conception éternelle du soi-disant *Urwelt*.

Nous ferions aussi bien de nous mettre à notre aise. Dans la mesure du possible, étant donné la présence de Straw parmi nous. Et celle de Mlle Hibbler ; elle non plus, il ne l'appréciait guère. En fait, il n'appréciait aucun d'eux, à l'exception peut-être d'Annette : Annette aux sentiments désordonnés, par trop visibles. Et il n'aboutissait à rien avec elle. Comme d'habitude.

Mais ce n'était pas sa faute ; tous les Poly agissaient ainsi... ils ne savaient jamais ce qu'ils allaient faire la minute suivante. Ils agissaient *intentionnellement* de manière contradictoire, opposés qu'ils étaient aux lois de la logique. Et ce n'étaient pourtant pas des papillons, comme les Skitz, ni des machines écerve-lées comme les Heeb. Ils *vivaient* pleinement ; c'était ce qu'il appréciait le plus chez Annette – sa propension à s'animer, sa fraîcheur.

Il se sentait rigide face à elle, *métallique*, engoncé dans un carcan d'acier pesant, comme pris dans l'une de ces armures archaïques datant d'une antique guerre inutile. Elle avait vingt ans, lui trente-six, ceci expliquait peut-être cela. Mais il n'aurait pu en jurer. *Et puis, je parie qu'elle cherche délibérément à me mettre dans cet état ; elle essaie de me mettre mal à aise.*

En retour, il ressentit une aversion pare, glaciale, soigneusement étudiée, à son égard.

Annette, feignant de ne pas s'en apercevoir, continua à dévorer ce qui restait de son sucre d'orge.

Le délégué skitz pour la réunion bisannuelle d'Adolfville, Omar Diamond, était en train de contempler le monde, et il voyait, en dessous comme au-dessus de lui, les dragons jumeaux, rouge et blanc, de la mort et de la vie ; enlacés dans leur lutte, ils faisaient trembler la plaine, le ciel se déchirait, et un soleil d'un gris desséché, flétri, répandait partout un peu de réconfort, pour peu que ce fût possible sur un monde qui ne cessait de perdre ses maigres réserves vitales.

« Halte », lança Omar à l'adresse des dragons, la main levée.

Un couple aux cheveux ondulés, qui marchait dans sa direction sur le trottoir du quartier central d'Adolfville, marqua aussitôt l'arrêt. « Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? » lança alors la femme. Il est en train de faire *quelque chose*. » Répugnance.

« Juste un Skitz, fit l'homme d'une voix amusée. Perdu dans ses visions.

— La guerre éternelle a repris de plus belle, psalmodia Omar. Les forces de vie s'épuisent. Aucun homme ne peut-il donc prendre la décision suprême, renoncer à sa propre vie et se sacrifier pour les renouveler ? »

L'homme lança un clin d'œil à sa compagne. « Tu sais, on peut parfois poser une question à ces types et obtenir d'eux une réponse intéressante. Vas-y, demande-lui quelque chose... une question très vaste, générale, du genre "quel est le sens de l'existence ?". Pas "où sont les ciseaux que j'ai perdus hier ? ". » Il l'exhorta à se lancer à l'eau.

« Excusez-moi, fit la femme à l'adresse d'Omar, mais je me suis toujours demandé... y a-t-il une vie après la mort ?

— La mort n'existe pas », lui répondit-il. Cette question le stupéfiait ; elle révélait une ignorance monstrueuse de la part de celle qui l'avait posée. « Ce que vous appelez la mort n'est qu'une phase de germination durant laquelle la nouvelle forme de vie repose, endormie, dans l'attente de l'appel qui lui fera revêtir sa prochaine incarnation. » Il leva le bras, désignant un point. « Vous voyez ? Le dragon de vie ne peut être défait ; alors même que son sang se répand en ruisseaux rouges sur la prairie, de nouvelles formes de lui naissent de toutes parts. La semence enfouie sous la terre revient à la vie. » Puis il poursuivit son chemin, laissant le couple interdit derrière lui.

Je dois me rendre à cette construction de pierre à cinq étages, se dit-il. Ils attendent là-bas. Le Conseil. Howard Straw le barbare. Mlle Hibbler l'acariâtre, obsédée par ses chiffres. Annette Golding, l'incarnation même de la vie, se jetant vers tout ce qui lui permet de devenir. Gabriel Baines, contraint d'imaginer sans cesse de nouveaux moyens de se défendre contre ce qui ne l'attaque pas. Le simplet au balai, plus proche de Dieu qu'aucun de nous. Et la créature mélancolique qui ne lève jamais les yeux, l'homme qui n'a même pas de nom. Comment vais-je l'appeler ? Peut-être Otto. Non, je pense que ce sera Dino. Dino Watters. Il attend la mort sans savoir qu'il vit dans l'attente d'un fantôme vide ; même la mort ne peut le protéger de son propre ego.

Arrivé au bas du grand bâtiment de cinq étages, le plus vaste de la colonie pare d'Adolfville, il se mit en état de lévitation, alla se balancer contre la fenêtre de la salle de réunion et gratta la vitre de l'ongle jusqu'à ce que quelqu'un finisse par venir lui ouvrir.

« M. Manfreti ne viendra pas ? s'enquit Annette.

— On ne peut communiquer avec lui cette année, expliqua Omar. Il est passé dans une autre sphère de pensées ; on doit le nourrir de force par le nez.

— Beurk ! s'exclama Annette dans un frisson. Cata-tonie.

— Tuez-le et qu'on n'en parle plus, fit rudement Straw. Ces cat-Skitz sont pires qu'inutiles ; ils épuisent toutes les ressources de Jeanne d'Arc. Pas étonnant que votre communauté soit si pauvre.

— Pauvre *matériellement*, reconnut Omar, mais riche de valeurs éternelles. »

Il se maintint à distance de Straw ; il ne lui faisait aucunement confiance. Le Mans prenait plaisir à broyer les choses, à les mettre en pièces ; il se montrait cruel pour l'amour de la cruauté, non par nécessité. Le mal était pour lui quelque chose de gratuit.

À l'autre bout du spectre, il y avait Gabe Baines. Baines, comme tous les Pare, pouvait se montrer cruel lui aussi, mais c'était toujours pour assurer sa propre défense ; il était tellement obsédé par sa protection, par le fait de se préserver de tout dommage, que ça le conduisait parfois à mal agir. Personne ne pouvait le lui reprocher – contrairement à Straw.

Omar s'installa à son siège, puis : « Que cette assemblée soit bénie. Et faites que nous apprenions des nouvelles génératrices de vie, plutôt que d'autres relatives aux activités du dragon du mal. » Il se tourna vers Straw. « Qu'est-ce qui se passe, Howard ?

— Un vaisseau armé », dit le Mans avec un large rictus méchant. Il se réjouissait à l'évidence de leur inquiétude collective. « Il ne s'agit pas d'un navire marchand d'Alpha II, il vient d'un système totalement différent ; nous nous sommes servis d'un logiciel adapté pour capter leurs pensées. Ce n'est en aucun cas une mission commerciale ; bien au contraire... »

Il s'interrompit, laissant délibérément sa phrase inachevée. Il voulait les voir trembler.

« Nous devons nous défendre », dit Baines. Mlle Hibbler acquiesça de la tête, tout comme Annette – à contrecœur. Même le Heeb avait cessé de ricaner ; il paraissait à présent mal à son aise. « Nous autres d'Adolfville, fit Baines, allons bien sûr organiser la défense. Straw, nous aurons recours à votre communauté pour les dispositifs technologiques ; nous attendons beaucoup de vous. En cet instant critique, nous espérons ardemment votre concours, pour le bien de tous.

— Le *bien de tous*, le singea Straw. Vous voulez dire pour *notre* bien.

— Seigneur ! s'exclama Annette, êtes-vous vraiment obligé de toujours faire preuve d'une telle irresponsabilité, Straw ? Ne pouvez-vous pas tenir compte des conséquences, pour une fois ? Pensez à nos enfants, au moins. Nous *devons* les protéger, si nous ne le faisons pas pour nous-mêmes. »

Que les forces de vie surgissent et triomphent sur le champ de bataille, pria alors Omar en son for intérieur. *Que le dragon blanc échappe à l'opprobre rouge de la mort apparente ; que la matrice protectrice descende sur cette petite contrée et la préserve de ceux qui soutiennent le camp de l'impur*. Et, brusquement, il se souvint d'une chose qu'il avait vue en marchant jusqu'ici, d'un signe précurseur annonçant la venue de l'ennemi. Un cours d'eau s'était transformé en un ruisseau de sang comme il le franchissait. Il comprenait à présent ce que cela signifiait. La guerre et la mort, peut-être l'anéantissement des Sept Clans et de leurs sept cités... six, si l'on mettait de côté le vaste dépotoir qui servait d'espace vital aux Heeb.

« Nous sommes perdus », murmura d'une voix rauque Dino Watters, le Dep.

Tout le monde le regarda, même Jacob Simion le Heeb. Comment accorder de l'estime à un Dep ?

« Pardonnez-lui », chuchota Omar. Et quelque part, dans l'empire invisible, l'esprit de vie entendit, répondit et pardonna à la créature à demi agonisante qu'était Dino Watters, de la communauté dep de Cotton Mather.

Avec à peine un regard en direction du vieux conapt aux murs imitation rocher fissurés, à son éclairage incorporé qui ne fonctionnait probablement plus, son archaïque baie vitrée et son sol de dalles démodé datant de la guerre précoréenne, Chuck Rittersdorf dit : « Ça ira. » Il sortit son carnet de chèques, frémit en apercevant la cheminée centrale en fer forgé ; il n'en avait pas vu de semblables depuis son enfance, dans les années 1970.

La propriétaire de l'immeuble délabré fronça néanmoins les sourcils, méfiante, tandis qu'elle parcourait du regard les papiers d'identité de Chuck. « Si j'en crois ce que je lis, monsieur Rittersdorf, vous êtes marié et vous avez des enfants. Vous ne pouvez pas amener une femme et des enfants dans ce conapt ; l'annonce dans l'homéojournal spécifiait qu'il était pour "célibataire, ayant un emploi, non-buveur, et..." »

— Je vais vous expliquer », fit-il avec lassitude. La propriétaire lui inspirait un sentiment de répugnance : grosse, entre deux âges, elle portait une robe en peau de criquet siffleur vénusien et des mules en fourrure de wublon. C'était déjà devenu une épreuve. « Je vis séparé de ma femme. Elle a la garde des enfants. Voilà pourquoi j'ai besoin de ce conapt.

— Mais ils viendront vous voir. » Ses sourcils teints en pourpre se levèrent.

« Vous ne connaissez pas ma femme, répondit Chuck.

— Oh ! ils viendront ; je connais les nouvelles lois fédérales sur le divorce. Ça n'a plus rien à voir avec les divorces prononcés jadis par l'État. Déjà passé devant le tribunal ? Vous avez eu vos nouveaux papiers ?

— Non », admit-il. Cela ne faisait que commencer pour lui. Il avait dormi à l'hôtel la nuit précédente, et celle d'avant... il l'avait passée à faire son ultime tentative pour obtenir l'impossible : continuer à vivre avec Mary.

Chuck donna le chèque à la propriétaire, qui lui rendit son bloc-identité et s'en fut. Il ferma aussitôt la porte, alla jusqu'à la fenêtre du conapt pour regarder la rue en contrebas, les voitures, les hélicoptères, les rampes et les rames pour piétons. Bientôt, il appellerait son avocat, Nat Wilder. Très bientôt.

L'ironie de leur rupture dépassait toutes les bornes. Car sa femme exerçait – brillamment – la profession de conseillère conjugale. Dans le comté de Marin, Californie, où elle avait son bureau, elle avait même la réputation d'être la meilleure dans sa partie. Dieu sait combien de liens conjugaux sur le point de rompre elle avait consolidés. Et pourtant, par suite d'une terrible injustice, ce talent singulier avait contribué à conduire son propre époux ici, dans ce conapt sinistre. Car sa brillante réussite professionnelle avait fini par lui faire éprouver à son égard un mépris qui n'avait cessé de croître au fil des années.

Le fait était – il devait bien le reconnaître – que sa carrière était loin d'égaler celle de Mary.

Son travail, dont il retirait personnellement une grande satisfaction, consistait à programmer les

simulacres du Service de renseignement du gouvernement de Cheyenne, pour ses éternelles campagnes d'agit-prop contre l'anneau d'États communistes qui entourait les États-Unis. À titre personnel, il croyait profondément en son travail, mais aucune argumentation n'aurait suffi à démontrer qu'il s'agissait d'un emploi hautement rémunéré, ou même un tant soit peu noble ; les programmations qu'il concoctait – pour ne pas dire plus – étaient infantiles, erronées, *orientées*. Elles étaient principalement destinées aux écoliers, tant pour les États-Unis que pour les pays communistes voisins, ainsi que pour la multitude d'adultes qui appartenaient aux couches sociales les plus modestes. Chuck était, de fait, un bureaucrate au service d'un appareil politique. Et Mary le lui avait fait remarquer de nombreuses, très nombreuses fois.

Bureaucrate ou non, il avait continué à accomplir ce travail en refusant toutes les propositions qui lui avaient été faites durant les six années qu'avait duré leur vie conjugale. Peut-être parce qu'il prenait plaisir à entendre ses propres paroles débitées par les simulacres humanoïdes, peut-être parce qu'il estimait cette cause vitale : les États-Unis se tenaient sur la défensive, politiquement et économiquement, et ils devaient se protéger. Il fallait pour cela que des gens acceptent de travailler pour le gouvernement à des salaires de misère, employés à des tâches manquant de grandeur ou d'héroïsme. *Quelqu'un* devait programmer les simulacres chargés de la propagande, ceux qui ensuite étaient lâchés un peu partout dans le monde pour accomplir leur travail, en tant que messagers de la Counter Intelligence Authority – faire de l'agit-prop, convaincre, influencer. Mais...

La crise avait éclaté trois ans plus tôt. L'un des clients de Mary – plongé dans des difficultés conjugales incroyablement complexes, qui n'étaient pas

sans avoir un lien avec les trois maîtresses qu'il entretenait simultanément – était un producteur télé ; Gerald Feld, qui produisait le célèbre, le seul et unique *Bunny Hentman TV Show*, possédait une forte influence auprès du populaire comique télévisuel. Mary lui avait remis plusieurs des scripts que Chuck avait écrits pour la branche locale de la CIA à San Francisco. Feld les avait lus avec intérêt parce que ceux-ci – Mary les avait sciemment choisis pour ça – contenaient une bonne dose d'humour. Là se trouvait le talent de Chuck ; il programmait des textes qui différaient de l'habituel fatras aussi pompeux que solennel... les siens étaient vivants, spirituels, *brillants*. Feld était le premier à en convenir. Il avait demandé à Mary d'arranger une rencontre entre lui et son mari.

Debout devant la fenêtre du conapt étroit, gris et sale, où il n'avait rien apporté à part un costume, les yeux fixés sur la rue en contrebas, Chuck se souvenait à présent de la dispute qui avait éclaté avec Mary. Une dispute particulièrement violente, assurément classique, qui avait achevé de couronner leur mésentente.

Pour Mary, la voie à suivre était évidente : la possibilité d'un nouveau travail s'offrait à lui ; il devait s'y mettre à fond. Feld devait fort bien payer, sans compter le prestige que lui apporterait chaque semaine l'apparition de son nom à la fin du *Bunny Hentman Show*, en tant que scénariste. Tout le monde *non Com* aurait l'occasion de le lire. Son épouse serait – et ce fut là sa phrase clé – *fière* de son travail, enfin créatif. Et pour Mary la créativité était le sésame de l'existence ; programmer des textes de propagande pour les simulacres de la CIA qui débitaient leur message aux peuples non éduqués d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie, cela



879

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 12 janvier 2015.*

Dépôt légal janvier 2015.
EAN 9782290205532
OTP L21EPGN000374N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion